

## L'ŒUVRE ROMANESQUE D'ASSIA DJEBAR

## Algériennes aux frontières de l'interdit

**Lorsqu'Assia Djebbar s'engouffre dans les sinuosités de l'écriture, d'abord en exploratrice avec *La Soif* paru en 1957 alors qu'elle est étudiante à l'Ecole normale supérieure de Sèvres, elle ne pensait peut-être pas qu'elle venait de réécrire l'Histoire pour toute une génération de femmes qui allaient prendre à bras le corps cette écriture ainsi balisée.**

Assia Djebbar écrivait dans *Les Cahiers* «il y a une culture riche, variée, différente, qui change en Algérie, de ville en ville. Cette culture est musicale, poétique, ludique, érotique, etc. Mais, cette parole de femme fonctionne toujours pour les autres femmes, à voix basse et non pas à voix haute, dans des lieux restreints et non dans les lieux publics». C'est cet espace qu'Assia Djebbar convoite en faisant de l'écriture une alliée, en dépit de ce qu'elle apporte comme dévoilements, engagements et rigueurs. Dès les premiers écrits timides, crédules, fragiles, hésitants, *La Soif* en 1957 qui, de l'avis même d'Assia Djebbar, n'est qu'un exercice de style, suivront *Les Impatients* en 1958 dont la thématique tourne essentiellement autour de la quête de soi et du couple. Ce qui va provoquer l'ire des nationalistes qui jugèrent sévèrement Assia Djebbar en l'accusant de se préoccuper de tels sujets alors que l'Algérie se bat pour son indépendance. Durant les premiers balbutiements de son écriture, Assia Djebbar se trouve dans un espace instable, un entre-deux caractérisé par la naissance d'une littérature maghrébine de type colonial, exo-

tique ou de révolte contre la Métropole. Assia Djebbar, avec ces deux premiers romans, choisit de ne pas s'inscrire dans ce schéma qui se profile d'une littérature contestataire, elle choisit d'écrire un roman sur la femme avant tout.

Ainsi en 1957, Assia Djebbar met en place son cycle romanesque avec en arrière-plan sa préoccupation première, donner une voix à celles qui n'en ont pas, à ces subalternes qui ne peuvent pas parler. Cette littérature dans sa fonction ontologique spécifiquement féminine et la temporalité du sujet qui reste toujours d'actualité, va installer les assises de la notoriété d'Assia Djebbar, l'écrivaine algérienne la plus connue au monde. Dans la poursuite de cette carrière entamée lors de la guerre d'Algérie, deux romans naitront *Les Enfants du Nouveau Monde* (1962) et *Les Alouettes naïves* (1967), qui sont du point de vue des critiques, les meilleurs romans algériens sur la guerre, car narrée du point de vue des femmes ou de la relation des couples qu'elle entraîne. L'auteur prend conscience de ce qu'implique l'écriture féminine dans l'évolution des droits de la femme. Elle peint alors des femmes



Photo : D.R.

plus responsables, plus militantes, des femmes qui s'affirment à travers son écriture et à travers sa propre évolution qui est observé dans *L'amour, la fantasia*, paru après dix ans de coupure et de déchirement. Craignant ce rapport de force qui entraîne l'écriture vers le dévoilement, Assia Djebbar dira qu'en écrivant *Les Alouettes naïves*, elle s'est rendu compte de ce glissement autobiographique qui va l'obliger à cesser d'écrire pendant dix ans. «Pour la première fois, j'ai eu à la fois la sensation réelle de parler de moi et le refus de ne rien laisser transparaître de mon expérience de femme. Quand j'ai senti que le cœur de ce livre commençait à frôler ma propre vie, j'ai arrêté de publier volontairement jusqu'à *Femmes d'Alger dans leur appartement*. En 1980, Assia

Djebbar reprend l'écriture après s'être libérée de ses propres appréhensions. A partir de cette date après avoir récupéré son souffle, son talent va s'affirmer avec plus d'audace et d'innovation. Elle va ébranler les tabous et les préjugés qui voudraient que la voix de la femme ne soit que chuchotement et effacement. «Certes derrière la "soie" de ce silence se tapit le soi, ou le moi, qui s'écrivant peu à peu s'arrime, en se coulant dans le sillon de l'écriture, aux replis de la mémoire et à son premier ébranlement-un "soi-moi", plus anonyme», écrit-elle dans *Nulle part dans la maison de mon père*. L'écriture d'Assia Djebbar devient voix, cette voix singulière, résolue, investit l'espace de l'écriture, avec la conviction de contribuer à l'évolution et l'émancipation des droits de la femme algé-

Par Nassira Belloula

rienne. Des œuvres et pas des moindres vont s'inscrire dans cet état d'esprit : *L'amour, la fantasia* (1985) *Ombre sultane*, (1987), *Loin de Médine* (1991) *Vaste est la prison* (1995), *Le Blanc de l'Algérie* (1996), *La Femme sans sépulture* (2002), *La Disparition de la langue française* (2003) et *Nulle part dans la maison de mon père* (2007). L'écriture d'Assia Djebbar qui s'est construite avant tout sur l'appropriation d'un espace et d'un lieu, qui s'est imposée comme un lent processus de réadaptation pour la femme, qui doit user de tous les moyens d'expression par lesquels elle peut reprendre sa liberté. «Sitôt libérées du passé, où sommes-nous ? Le présent se coagule. Sourire fugace du visage dévoilé ; l'enfance disparue pouvons-nous la ressusciter, nous, les mutilées de l'adolescence, les précipitées hors corridor d'un bonheur excisé ?» (*Ombre sultane*). Cette liberté passe avant tout par la parole, il faut conjurer le silence : «Je ne vois pour les femmes arabes qu'un seul moyen de tout débloquent : parler, parler sans cesse d'hier et d'aujourd'hui, parler entre nous, dans les gynécées, les traditionnels et ceux des HLM entre nous et regarder. Regarder dehors, regarder des murs et des prisons ! La femme regard et la femme voix.» Ainsi après soixante ans d'écriture, Assia Djebbar aura accompli son cycle romanesque.

N. B.

## «MAGHREB DES LIVRES» À PARIS

## Les mots des maux

Le congélateur s'est mis en route. L'Algérie, son soleil, sa douceur et son âme sont bien loin.

Il fait froid en France. Il gèle à la Courneuve. Le Maghreb tient salon à la Mairie de Paris. *Le Maghreb des livres* s'égare dans la rime. Pendant ce temps, aux bordures de la ville lumière, des Arabes, des Berbères, des Sri-Lankais, des Yougos, cent quarante-deux nationalités se posent des questions sérieuses...

Du Sud, des échos nous parviennent.

L'Algérie s'est fait exploser par la Côte-d'Ivoire. Le Ghana a gagné sa guerre contre la Guinée équatoriale.

Entre-temps, il y a eu quelques morts en Syrie et au Nigeria.

Les humains sont devenus fous. Coulibaly, l'autre, pas le tueur des juifs, a planté trois militaires affectés à Vigipirate. A-t-il, seulement, mesuré la portée de son acte ? Entre un crime et un autre, ça glose à la télé. Ça rassure. Des décisions tombent. Etatiques. Incongrues.

La victime avec un «V» majuscule porte un nom : l'Algérie.

Deux cents mille morts. Ce pays s'est défendu tout seul. Le massacre de *Charlie Hebdo* serait une première.

Faux ! il y a eu le mitraillage des journalistes de *l'Hebdo Libéré* en Algérie et la bombe posée contre le mur du *Soir d'Algérie*.

En matière de deuil, nous sommes des précurseurs. C'est simple, nous avons perdus tous nos amis. Comment dire tout cela sinon par le verbe ? Grâce au verbe. Les mots nous ont permis de sécher nos larmes. Ces mots, justement, sont aujourd'hui invités à la Mairie de Paris.

Ils s'exposent à l'occasion du Maghreb des livres, organisé par l'association Coup de Soleil.

Voici Bouchène, un éditeur de livres d'art. De beaux livres. Je lui demande ce qu'il fait à Paris. Pourquoi l'exil ? : «Je ne pouvais plus vivre avec mes quatre enfants en Algérie, j'étais un mort en sursis.»

Editeur, Bouchène se rappelle le monopole d'Etat sur le livre, la fameuse Sned. Il dit : «Aucun Etat au monde ne contrôle l'édition, seule l'Algérie qui a développé le crétinisme d'Etat l'a fait.

J'étais un ami de Kateb Yacine. Son système, c'était le café, les cigarettes et le rouge. C'est peut-être là-dedans qu'il faut aller chercher les raisons de nos douleurs actuelles.»

Voilà Georges Morin, c'est lui qui, en 1985, avec quatorze amis, a fondé l'institution *Maghreb des livres*. A l'origine, l'idée était de combattre le racisme. A l'origine, il y avait une conscience qui était certaine que le système colonial était basé sur le racisme, une maladie que Morin qualifie d'universelle.

Georges Morin pense que le nœud de la pensée humaine repose sur la connaissance de l'autre. Le colonialisme n'a jamais voulu connaître l'autre. Il a voulu faire l'autre. Coup de Soleil se veut un carrefour de lutte pour et pas contre. Morin rêve d'une grande librairie qui exposerait tous les grands auteurs francophones maghrébins. Ça attirerait peut-être l'œil des médias qui continuent à faire semblant de ne pas voir le vent du renouveau littéraire venir de là-bas.

Je croise Hachemi Souami, célèbre présentateur du vingt heures algérien dans les années 70, celui qui avait osé

déclarer sous Boumediène : «Passons aux choses sérieuses», au moment de présenter les infos internationales. Hachemi pense qu'on ne doit plus parler de Maghreb mais plutôt d'Afrique du Nord. Une vieille et belle idée : «Le livre mène un beau combat. Les feux de l'actualité ne sont pas braqués sur cette manifestation extrêmement importante. Ceci étant, la sagesse populaire dit que c'est la plus mauvaise roue de la charrette qui fait le plus de bruit.»

Hocine Boukella, Sidi Bémol comme chanteur, Elhou comme caricaturiste est attablé avec ses confrères Gyps et Slim. Je l'interpelle : «Ces rencontres sont très productives, elles ont une résonance particulière après les crimes de *Charlie*. Nous sommes tous en exil. Pourquoi ne pas nous retrouver tous à Alger ? Le drame, c'est que je ne sais pas si j'aurais pu faire tout ce que j'ai accompli à ce jour si j'étais resté là-bas. Mes livres et ma musique ne seront jamais la source d'une révolution. Je me demande même si Marine Le Pen ne serait pas acclamée à Alger.»

Dalila Morsly, mon ancien professeur de linguistique à l'Université d'Alger, me tire par la manche, me souffle cette idée rassurante : «Je trouve que ce genre de manifestation impose au paysage scientifique et littéraire français, l'écriture et la pensée des auteurs qui permettent la connaissance du Maghreb. Le Maghreb est inscrit dans l'histoire de la France. La France est inscrite dans l'histoire du Maghreb. Notre territoire commun, ce sont les idées.»

Slim, un des pères de la caricature algérienne, veut dire son mot : «Je trouve dans Le Maghreb des livres, un espace unique mais trop rare, cette manifestation nous donne l'occasion de rencontrer les nouveaux dessinateurs algériens. Ah si c'était possible de faire cela en Algérie ! Nous voici entre thé et livres à nous raconter le pays... Quel

Par Meziane Ourad

bonheur ! La presse française fait semblant de nous ignorer. On s'en fiche. Nous n'allons pas défoncer des portes ouvertes.»

Benjamin Stora, très engagé dans la défense de l'algérianité, me lâche au passage ce mot : «Cette rencontre régulière n'est pas inscrite dans la temporalité, ce n'est pas un outil de l'instant, faisons en sorte que nos enfants s'y adaptent.»

Hend Sadi, le frère de Saïd, l'homme politique, est néanmoins professeur de mathématiques à l'université d'Evry Courcouronnes, ose quelques commentaires : «Le livre, c'est très important. Paris nous accueille en toute liberté, ce n'est pas le cas au Salon du livre à Alger qui est toujours sous contrôle.»

Voici Ali Akika, un cinéaste militant. Je veux qu'il me parle de ce salon de l'Hôtel de ville de Paris qui héberge aujourd'hui des écrivains maghrébins : «Ce lieu est fascinant. C'est quand même d'ici qu'est partie la révolte de la Commune de Paris, la révolution française. Ouvrir cet endroit aux écrivains, c'est rendre hommage à Paris, c'est une forme de reconnaissance des liens profonds qui lient le Maghreb, particulièrement l'Algérie, à la France. La littérature française est portée, revigorée par les apports extérieurs notamment ceux de l'Afrique du Nord. Que les médias ne s'y intéressent pas, on s'en fout, les peuples des deux rives ne sont pas mûs par les intérêts d'Etat à Etat, par les stratégies des politiciens. Les peuples, qu'on veut piéger, ne marchent pas.»

Le Maghreb des Livres, qui s'est clôturé dimanche 8 février en fin de journée, est un beau salon créé à l'initiative de Delanoë, du Parti socialiste. Il survivra aux appels à la haine et il fera, contre vents et marées, grandir l'écriture et les idéaux des voisins de la rive sud de la Méditerranée.

M. O.

## Djamila, la première femme de Matoub, est décédée

Djamila Moula a vécu tous les combats de Lounès. En 1988, lorsqu'il a été mitraillé par la gendarmerie algérienne et qu'il s'est retrouvé affalé sur un lit à la clinique des Orangers sur les hauteurs d'Alger, Djamila gardait la porte et sélectionnait les visiteurs. Elle en avait le droit. Elle avait raison. N'importe qui aurait pu rentrer dans cette chambre et l'achever. Matoub, en ce temps-là, était fier de Djamila. Elle était belle. Très, trop belle.

Matoub, le troubadour, a fini par s'en séparer. Un divorce à l'amiable, un divorce tragique tout de même. Djamila fait une rencontre nouvelle, s'exile au Canada, fait trois enfants et finalement revient en France. Elle s'installe à Marseille. Dans une cité du nord. Elle galère pour élever ses enfants, elle ne se revendique jamais de Matoub. Elle se fait discrète. Elle n'a pas oublié Lounès. Lounès ne l'a jamais oubliée. Il l'a même chantée.

Djamila vient de mourir ce dimanche 8 février à cinq heures du matin chez elle, toute seule, à côté de ses enfants, après une rechute due à un cancer.

Matoub Lounès est un héros. Djamila, sa première femme, le serait-elle moins ?

Adieu Djamila, nous t'aimons autant que nous avons aimé Lounès et nous nous souviendrons toujours de cette pudeur qui t'a caractérisée, de ce chemin que tu as suivi seule, sans jamais dire que tu étais la femme d'un monstre que tout un peuple aime et aimera toujours.

M. O.